

## Thème : Exil et liberté (1580 mots)

### Quitter les cryptes

J'y crois ; aux corps enterrés sur le toit de notre conscience comme des cerfs-volants tenus par le poids de la mémoire. Insuffisant devant les traces laissées par la cendre, l'exil, le vide, la victoire du départ. Inconscient, le risque y est, dans la disparition et dans sa voix, muette comme notre malaise devant la mort. Je les vois bien, les yeux se baisser, les mains se rassembler lorsque je parle de toi. Comme si la chaleur d'un contact contre soi témoignait de l'inconfort de la seule réalité qui nous concerne totalement. Ce qu'on tente de cacher finit toujours par s'envoler. C'est le désarroi, empreint de peur et de plaisir à la fois, qu'a subi l'enfant que j'ai été avant de comprendre la profondeur du malaise qui réside derrière l'absence de secret. Savoir ce que l'autre sait que nous savons. Telle est la résilience de nos euphémismes. Attachés à mes pieds, un boulet léger, un jouet d'enfant. On ne meurt pas, on s'envole, c'est ce qu'on dit, mais dans tout cet acharnement qu'en est-il de l'exil qui s'impose lorsque la liberté des corps se fane ?

Je m'y vois encore, debout comme un soldat en mission. Le jour peine à se lever, après tous les vitraux, le soleil ne passe plus. Je serre des mains d'un geste répétitif. On aurait dit que je m'étais pratiquée pendant des semaines à ne pas presser trop fort, à générer des sourires légers ne cachant pas trop ma peine, mais ne laissant pas paraître mon absence de volonté, mes jambes ramollies par la course folle des obsèques organisées en si peu de temps. Je suis moi-même un vitrail qui filtre les émotions des autres. Regarder les gens dans les yeux, entre deux et cinq secondes, évitant la compassion trop inutile ce jour-là. Ne pas écouter les quelques paroles de ceux qui ne savent pas quoi dire, mais qui sont présents par principe. Justifier l'absence tardive par la disparition trop précoce, dire qu'on ne se voit pas assez souvent. Nous sommes des êtres préconçus par des phrases de fiction qui subordonnent nos actions, à l'abri des départs qui arrivent sans s'annoncer.

Encore une vision, celle du prêtre qui me tend la main pour ensuite y déposer un objet dont la définition m'échappe. Tout ce que je dois faire, c'est t'arroser trois fois. Cela

te permettrait de bien recommencer, encore mieux. Après tout, je ne sais pas ce qui est pire entre l'idée de devoir tout recommencer ou de penser que mes gestes ne veulent plus rien dire. Je sais que tu comprendrais ce malaise, on le vit ensemble une dernière fois. Si seulement on avait osé dire, à ce moment précis, ce qui t'avait poussé dans ce départ précipité, dans cette disparition obligée. Si j'avais su qu'on pouvait arriver à cette fin, à la liberté, plus tôt que prévu. Arrivera un jour où quitter les cryptes, choisir de se dissocier de soi, deviendra un choix pour obéir à ton envol ou à toute autre figure de style qui survivra en retour.

Oui, il y a eu le cancer, de toute évidence. Celui qui nécessite l'annonce, la perte d'autonomie, les poumons qui s'affaiblissent et qui s'échouent dans la voie de l'oxygène artificielle. Tu avais déjà tout ce qu'il fallait pour t'envoler, mais pas trop loin. Tu étais tenu par le fil, par la survie, par mes mains d'enfant qui refusent de céder aux rafales de vent. Parce que l'acharnement est vu comme une preuve d'amour et de courage, la déception n'a pas été une option. Toi aussi, retenu au statut de mineur devant le reste du monde qui laisse sous-tendre une force de contact devant la perpétuelle guérison. On y croit longtemps pour se protéger des dangers.

La première cause de ton départ, tu l'as appris seul quelques jours avant Noël. La décision de nous cacher ce long processus de diagnostic avait pris racine dans l'inconfort du dévoilement. Peut-être étais-tu incapable de creuser encore, de faire de ton futur l'œuvre même des scènes qui ne jouent plus et des corps qui n'en peuvent plus de s'enfuir là où l'absence ne se mesure pas. Le soir du réveillon, il y avait une distance considérable entre nous, celle de l'orgueil tissé discrètement par les festivités qu'on n'arrive pas, elles non plus, à laisser de côté. Les traditions. Mieux ne vaut jamais savoir que la dernière fois est derrière soi, qu'on ne pourra plus jamais revenir. Plus tard, j'ai compris que la distance ne tenait pas seulement au secret, ni même à la maladie, mais bien à l'exil auquel elle t'obligeait, celle des corps qui ne supporte plus de s'habiter. Privé de cette liberté de vivre convenablement pendant des années, un choix devait être fait.

Rapidement, plus un seul matin ne se ressemblait. Les piluliers s'accumulaient sur la table comme des vœux impossibles à résorber. On en savait plus les noms, le tout était régi comme un rituel contre toi. Il y avait un ordre, un horaire à respecter afin de prolonger le plus possible nos moments ensemble. Inutile de compter le nombre de personnes qui traversaient la maison chaque jour pour venir s'assurer de la constance de tes gestes. La maison devenait un lieu de passage comme les corridors des centres d'achat, on ne se souciait plus des visages inconnus qu'on croisait. Ton corps était devenu un chantier de construction, une zone d'essai où tout est permis. Pour la première fois, je sentais cette révérence devant le simple pouvoir de gouvernance de ton propre territoire. J'ai toujours aimé la routine, les jours qui se superposent un à un dans nos semaines sans jamais changer. Grâce à toi, j'ai compris que les jours restent les mêmes, sans qu'on puisse le demeurer à notre tour. Prendre l'oxygène, embarquer dans la voiture, conduire quelques instants à vitesse régulière jusqu'à l'hôpital, te regarder marcher tranquillement jusqu'aux portes tournantes. Celles-ci tournent encore. Toujours la même image, tout ce qui change ce sont les corps qui ne suivent plus le temps, les cheveux qui tombent tranquillement, les jambes qui ne tolèrent plus de te voir décliner plus rapidement que le jour en plein mois de décembre. Méconnaissable, tu t'étonnais toi même des changements que devait subir ton corps. Pourtant, le cadre ne change pas et ne changera jamais, peu importe le nombre de pantins qui en auront fait leur déboire et qui auront tenté de s'y accrocher sans perdre pied. J'aime croire que mes souvenirs continueront de tourner, de prendre toutes les portes possibles, ne plus en sortir et être libre de croire qu'ils sont valides.

Combattre, c'est aussi accepter de baisser les armes, de laisser la foudre nous atteindre sans que la situation en soit considérée comme un abandon, et même si ce l'était, nul pouvoir ne pourrait nous le reprocher. Yeux dans les yeux, vient le moment où abdiquer devient une prise de pouvoir dans l'espace public. Les années se sont enchaînées elles aussi, j'ai toujours pris plaisir à venir te voir, ça me sécurisait de savoir que fuir comportait un risque. Partout, tous les couloirs se ressemblent. On les a tous visités, on s'y est perdus comme deux touristes à la recherche d'un nouveau départ, d'une évasion, d'une raison de critiquer le quotidien. Refouler ce qu'on n'ose pas dire parce que le moment n'est pas venu. Croire que cette réalité est elle-même, en quelque sorte, un inconnu où tout reste à

découvrir. Je suis convaincue que tous les hôpitaux sont aussi complexes et explorables. Je demeure tout aussi convaincue des grands paradoxes qui y vivent nonchalamment. On s'y cherche longtemps une raison, mais on ne voudrait pas s'effacer avant d'avoir tout vu, tout compris. C'est dans la précipitation que tout s'éteint le plus rapidement alors on continue d'arpenter en nous une raison de plus à la fois. Après quelques années, le moment est arrivé où dépourvu de tout contrôle, le combat n'était qu'acharnement.

Ainsi, à bout de souffle, après avoir scruté les frêles options qui s'offraient à nous, à toi, tu avais dit non à l'acharnement thérapeutique et toute autre munition temporelle. Ça faisait longtemps que tu avais quitté ton corps par obligation, qu'il avait terni et perdu sa lumière. Tu as toi-même pris la liberté qui t'appartenait, pris le choix de quitter avant que la vie choisisse de le faire naturellement. C'est de cette façon que le temps ne gagna pas, pour une fois. Dans la lignée des deuils que tu avais déjà vécus par dizaine, la dichotomie de ton être avait conservé un statut supérieur. Tenu sur terre par la corde abrupte de la respiration artificielle, le choix de s'éteindre n'en était plus que l'ajout secondaire de ton être à la mémoire d'un enfant qui conserverait indéfiniment le souvenir de celui qui s'était choisi pour la première fois. En dépit des discours, le deuil ne demeure que peu celui de la mort. Le plus complexe est celui qui circule consciemment dans l'ambre des jours et qui dessine sur soi un contrôle qui n'existe pas à présent.

Il y a eu l'exil causé à tort par la maladie te privant de liberté et il y a eu cette liberté que tu t'es offerte par l'exil, d'un point de non-retour dans la vie par la lente précipitation de tes veines de ce qui t'a permis de t'éteindre tranquillement. Quitter les cryptes, les tabous, les yeux qui te font mal en reflétant l'image même d'une déchéance que tu n'as pas choisie. Être libre, c'est tout ce qu'il faut au vent pour continuer d'exister. Tu es le seul livre dont je ne saurai jamais la fin.